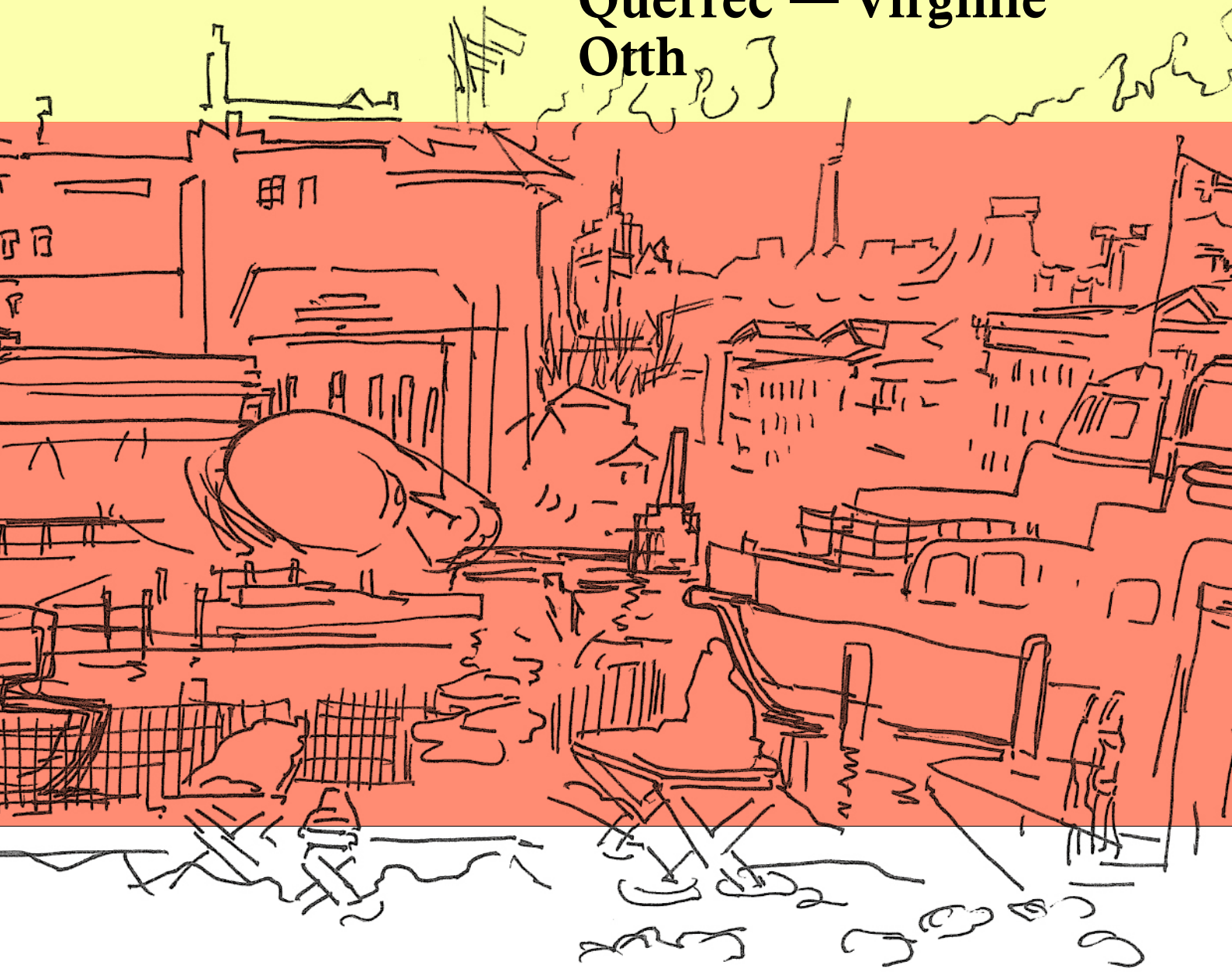
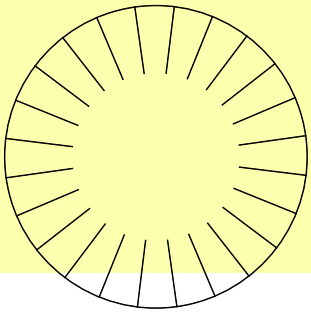
art&fiction

AVEC

F&D Cartier — Luc Marelli — Perrine Le Querrec — Virginie Otth





AVEC
F&D Cartier — Luc Marelli — Perrine Le Querrec — Virginie Otth 1

F&D CARTIER
Journal singulier 3

LUC MARELLI
Tendresses après la pluie 11

PERRINE LE QUERREC
Les pistes 25

VIRGINIE OTTH
Pour l'instant. 39

Cover art F&D Cartier — Luc Marelli

art&fiction

rayon
art

genre
photobook

parution
4 janvier 2024

F&D CARTIER

Journal singulier

Tels des alchimistes, F&D Cartier proposent un journal illustré, témoin de leurs processus de création, comme une frontière fragile entre travail intérieur et documentation par l'image.

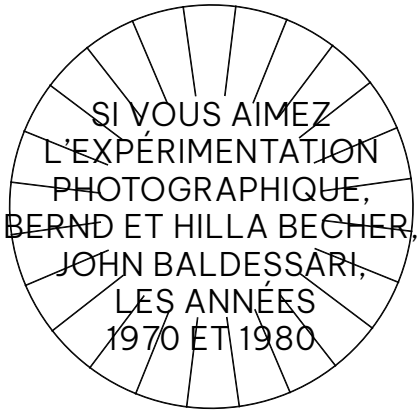
Comment rendre compte des travaux d'un couple d'artistes-photographes ? Entre les débuts prometteurs et l'œuvre de maturité, les artistes traversent souvent un désert inquiétant. F&D Cartier poursuivent un demi-siècle de recherches expérimentales dans ce livre d'artiste qui retrace leur parcours de 1967 à 2023. En collaboration avec le graphiste Ludovic Balland, le couple expérimente un montage radical de leurs œuvres visant la réduction, la sérendipité, la non-chronologie et une forme de minimalisme.

Le titre *Journal singulier* fait référence de manière paradoxale à ce destin artistique commun, pour mieux souligner ce qu'il y a d'unique et de particulier dans leurs trajectoires respectives. F&D Cartier offrent, à travers cet ouvrage de 464 pages, une plongée dans leur intimité, comme les multiples facettes d'une même vie.

PROCHAINE EXPOSITION : GEWERBEMUSEUM WINTERTHUR « MINING PHOTOGRAPHY » 09.2023 – 01.2024

collection CAT. Photobooks
format 24,5 x 30,5 cm, 464 p., broché
isbn 978-2-88964-067-6
prix CHF 95 / € 95

© Julian Salinas



Françoise Cartier est une artiste plasticienne, née en 1952 à Tavannes et formée à l'École d'arts appliqués de Berne. **Daniel Cartier** est né en 1950 à Biel/Bienne, et étudie la photographie à la Zürcher Hochschule der Künste. Signant conjointement **F&D Cartier** dès 1995, ils se consacrent à des expériences communes par le biais de la lumière, d'objets trouvés, de sculptures et d'installations. Leur œuvre questionne le quotidien, l'intimité, la mémoire et l'oubli, le rôle de l'artiste et de l'image dans notre société.

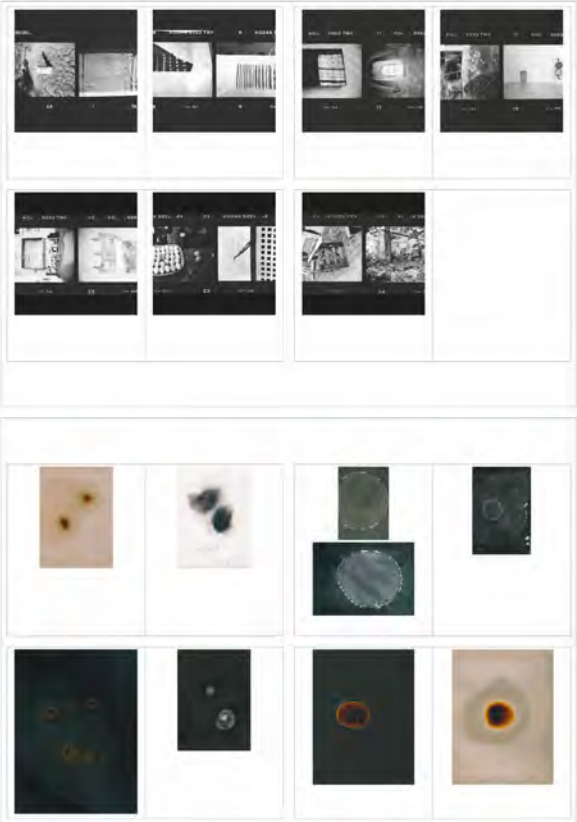
50 ANS DE CRÉATION D'UN COUPLE D'ARTISTES BIENNOIS

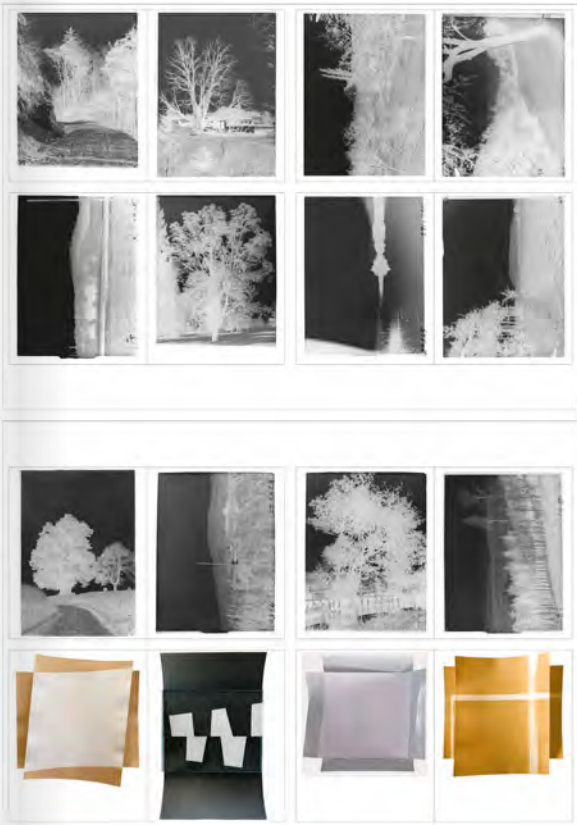
Ouvrage publié avec le soutien de Office de la culture du Canton de Berne, Office de la culture de la Ville de Bienne, Ernst Göhner Stiftung, Pro Helvetia

graphisme Ludovic Balland

F&D Cartier
JOURNAL singulier
F&D Cartier
JOURNAL singulier
RAYONNANT
RAYONNANT
art&fiction

MAN RAY
INVISIBLE

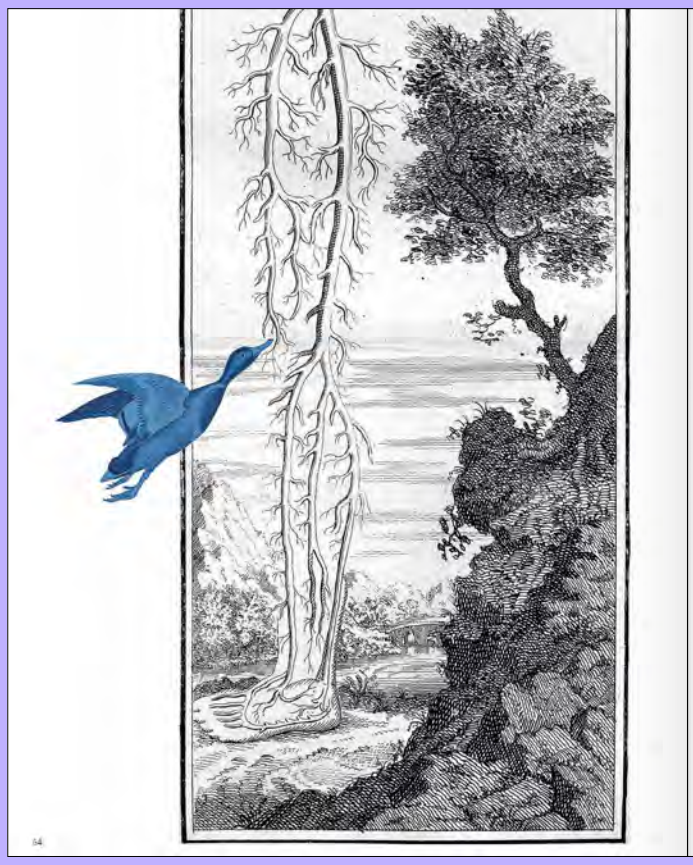




278
344

279

CO ERRANCE
10
CO MEDIA
NEW WORK
296
RANDONNÉE



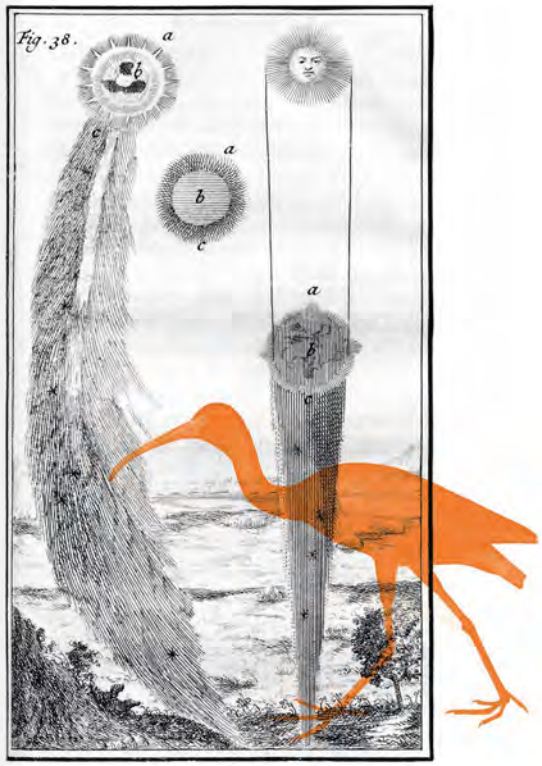


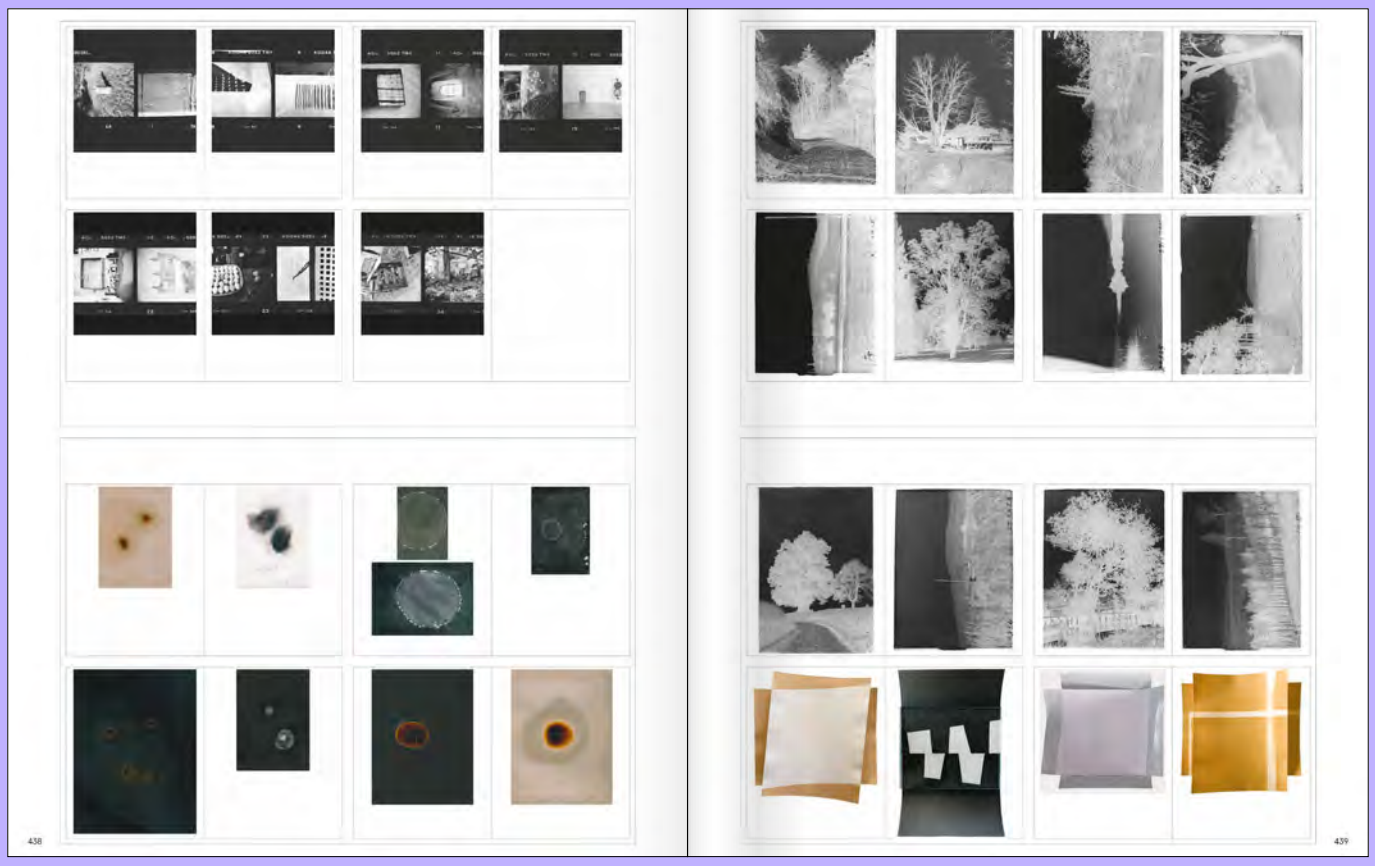
Fig. 38.
a
b
c
a
b
c
a
b
c

1 4

36
147

139
227

180
181



art&fiction

rayon
littérature

genre
récit

parution
8 mars 2024

LUC MARELLI

Tendresses après la pluie

« La journée commence par un coucher de soleil. » C'est un peintre qui part en Finlande. Il décrit ce qu'il voit et s'invente des témoins pour raconter plus loin l'histoire de cette terre.

Luc Marelli a l'habitude de sauter par-dessus les frontières. « Depuis l'enfance », dit-il. Un carnet, sac au dos, il dessine dans le train, dans les villes, dans les champs. En quelque point de chute ses peintures attendent d'être reprises. Un de ses derniers chemins le conduit en Finlande, dans une résidence d'artiste, pour plusieurs séjours. C'est la matière de *Tendresses après la pluie*. L'observation d'un ailleurs et de soi-même – que fait au peintre un soleil si bas ?

Après une première prise de repères, Luc Marelli élargit le cercle. Marches dans le froid, rencontres près d'une voie désaffectée, amitiés liées dans les gares et discussions. Musées et bibliothèques pour l'histoire de l'art. Il y fait chaud. Puis le cercle s'élargit dans le temps. Des personnages racontent l'histoire du pays. Celle, récente, de l'abandon de la voie ferrée. Celle, plus ancienne, d'un morceau de territoire perdu lors d'une guerre. Cette fois, c'est une frontière qui saute par-dessus les vies et les villages. Par la parole, les témoins s'aventurent dans ce no man's land où flottent encore leur enfance, leurs ancêtres.

collection ShushLarry
format 11 x 17,5 cm, 124 p., broché
isbn 978-2-88964-065-2
prix CHF 16.50 / € 13

SI VOUS AIMEZ LA FINLANDE, LE VOYAGE, LA PEINTURE, JOHN BERGER, «LE LIÈVRE DE VATANEN» D'ARTO PAASILINA, AKI KAURIMSÄKI, MARIO RIGONI STERN

L'écriture de Luc Marelli est chargée de sensations – visuelles, tactiles – de goûts et d'odeurs. Elle croise tous les thèmes chers à son travail de peintre : les baies, les fruits, les plantes aromatiques, les abeilles, les ruches et le miel, les nichoirs pour oiseaux.

Luc Marelli (*1958) est né à Athenaz, dans le canton de Genève. Il a passé plusieurs années dans des villes européennes: Berlin, Munich, Rome et Bruxelles. Au début des années 1990, il a installé son atelier en Bourgogne.
Il peint dans la nature, à la lumière du jour, influencé par les saisons. Depuis une dizaine d'années les forêts, la lumière et la palette de couleurs de l'Europe du Nord le fascinent. Plusieurs séjours en Finlande et en Scandinavie nourrissent son inspiration. Parmi de nombreux prix, il a remporté par deux fois les Bourses fédérales en peinture.

JE ME SOUVIENS. À mon arrivée elle me proposa de participer à une séance de dessin d'académie avec un modèle. Je répondis que j'étais fatigué par le voyage et tirai ma valise dans l'escalier raide, à l'étage, vers le studio mansardé que j'allais apprivoiser six semaines durant.

En mon for intérieur je n'avais nulle envie de tromper mes errances à venir, le long de la frontière russe, avec des croquis de nus le jeudi soir. Lorsque j'étais dans les environs, il m'arrivait même, de laisser glisser les heures où avaient lieu ces séances de dessins, au bar vitré de la gare centrale. Mes bouffées de mauvaise conscience étaient vite effacées par des dessins, sur le vif, dans ce refuge d'alcooliques, en attente de trains fantômes.

J'ÉTALE MON MATÉRIEL sur une grande table. Je peindrai au sol. Patience. Plastique de protection fin sur un lino constellé de taches. Eclats d'inspirations passées ? Calmer la hâte. J'échafaude. Pour ne pas m'y tenir, pour oublier le motif de mon séjour. Pour me libérer des tentations. Je pose un programme au stylo sur un grand morceau de papier.

Les petits pots de couleurs glissent de leur sachet d'emballage. Inventer une palette. Apprécier l'attente. La brosse de tapissier, épaisse me plaît. Elle se gorge d'eau, de jus, de couleurs. Dispense. Retient, déverse. Garde en réserve des indices colorés qui se retrouvent et se marient dans ses poiles. Inventer. Tout recouvrir d'un brouillard blanc. Danse autour des feuilles de papier. Je me détends. Ma soupe glisse son odeur. Lâcher les pinceaux. Des feuilles humides couvrent le sol. Par petits sauts, les évitant, je gagne la cuisine.

Dehors, passants aux chiens, fantomatiques. Le jour nous fausse déjà compagnie. Ensuite. Les pinceaux poisseux. Des couleurs couvrent les feuilles. J'ai laissé un peu de moi-même. Que suis-je venu découvrir ? Je sors en déroute. Le froid violente le sol gelé. Le lièvre blanc détale. Je marche jusqu'à la cheminé de briques.

PARLER DE CES PASSAGES D'UN LIEU À L'AUTRE et des sédiments enfouis dans les illusions, qu'ils laissent sur le corps et l'âme.

Les jours par glissements successifs parviennent à une lumière silencieuse.

Prendre l'enfilade sous gare qui scinde la ville telle une tranche de gâteau, posée sur des colliers de rails ou scintillent, boutiques,

restaurants, bars, ou des glissades d'escalators, conduisent aux façades en fête, allumées de géométries variables. S'extraire de cette forteresse urbaine, retrouver un indice de nature sous la forme d'une rivière énergique le temps d'un jour et avant que le froid, étrange dans l'obscurité, ne la change en glace.

À ces journées, toutes particulières, les arbres racontent l'année écoulée. Quelques feuilles jaunes, glissent et éclairent le sol. Phosphorescence et scintillement dans une lumière qui hésite.

D'abord le temps s'étire vers l'horizon, ankylosé de pluie et ces feuilles mortes, comme des cartes de géographie usées miroitent lorsque l'obscurité domine et me guident jusqu'à la maison grise. Ensuite un vent glacial balaie sans répit la cité moderne. Réfugié dans une bibliothèque, j'ouvre, exalté et curieux, des livres au hasard. Je note les noms d'inconnus, envisage de les rencontrer ou tout du moins de défricher ce qu'ils ont laissé comme iconographie publique. L'utilisation, à mes yeux magique, des matériaux à disposition dans une nature, ici immense, me laisse songeur et affamé. Des sensations enfouies surgissent. Je pense à la précision requise, au fil des saisons, face aux changements brutaux des conditions

météorologiques, face aux déferlements d'eau à la fonte des neiges, aux floraisons gigantesques dans une lumière aveuglante après des mois de cécité, aux percées de jeunes feuilles juteuses à perte de vue, aux insectes en toisons sur la peau.

Comme sujets à des vibrations souterraines répétées, les livres glissent de la table et tombent dans la gadoue fertile. Le premier peintre a saisi son matériel et déjà est parti. Grâce à un livre à propos des passereaux du nord, la première mission que je me suis fixée, se rappelle à moi. J'ai décidé de rejoindre Raseborg, pour « vérifier » l'existence d'un nichoir posé en 2015, sur un bouleau blanc, en contre bas de l'atelier de l'ébéniste. Avec ses reproductions de boites à oiseaux, (moussues, exsangues, l'œil hagard, ventrues, harassés, fendues, patinées de fiente) plus attachants les uns que les autres, ce livre annule la sensation de froid dans le corps. Les magnifiques photos d'oiseaux en vol, avec la bectée apportée à leur progéniture me projettent au cœur de cette première étape.

—

JE VAIS DEMAIN REJOINDRE UN VILLAGE, assoupi jusqu'au printemps. Les fenêtres

du wagon sont constellées de gouttes sèches patinées de poussière, comme un voile blanchâtre. Très vite nous sommes entourés d'arbres aux troncs bleutés. Parfois des chemins de terre tranchent dans l'uniformité. Des troncs se dressent sur des friches brunâtres. Maintenant, c'est à nouveau la tignasse clairsemée des bouleaux à perte de vue.

L'automate à billet m'a choisi une place, seul, au milieu du wagon. Devant moi, une jeune dame regarde un film sur son portable. Le train glisse comme l'hiver qui fourbit son jeu et distille une lumière violette sur tout.

LES BUS SONT RARES. Je passe donc de longues heures dans de petites gares du sud de la Finlande. Les salles d'attentes ressemblent à de vastes chambres en bois où trônent des poêles massifs. Souvent, les seuls interlocuteurs possibles lorsque la lumière décline sur les bosquets de bouleaux. Il est encore tôt mais déjà il faut envisager l'obscurité naissante qui métamorphose les perceptions en abandons.

Je descends la rue piétonne et m'offre une brève errance, sous une bruine froide, dans la bourgade de Karjaa. Sur une table de camping quelques objets d'occasion à vendre attirent mon attention. J'y découvre un nichoir en bois

brut. J'insère l'argent dans une caisse amarrée avec un serre-joint et embarque l'objet. Si mon esprit s'impatiente et envisage des scénarios ailés, mon corps restera dans cette modeste chambre trouvée aux abords de l'autoroute, après une marche rapide dans les bourrasques.

Sur la table, à côté d'une bouilloire, mon nichoir au trou d'envol cerclé de fer prend des allures de temple portatif, à l'aura de trouble-fête. Par la fenêtre, un bateau bleu dialogue avec la mer statique.

Drapeaux allègres, sifflement de train, forêts violacées et ciel bas au menu. *Enjoy your life* disait Ratslek qui n'a pas voulu m'accompagner.

Tôt le matin j'enfile, entre autres, mes deux chaussettes pied gauche de Galway et quitte la chambre numéro treize et demi.

Le conducteur m'invite enfin à monter dans un bus envahi de buée refroidie.

ICI, UN PETIT DÉTOUR DE RÊVEUR, enfin, avant de quitter Taamissari. Je vais échapper au culte d'Hélène[1] ** (Je conseille cependant, de regarder attentivement son œuvre avant de se*

1. Hélène Schjerbeck (1862-1946)

recycler dans le graphisme). Sa nature morte aux citrons, aperçue sur une grande photo noir et blanc la représentant, âgée, comme pétrifiée, dans un café de la place centrale m'accompagne jusqu'à Fiskari. Peut-être que sa décision de ne pas céder au symbolisme nationaliste mais d'épurer et les formes et les couleurs, jusqu'à une justesse inégalée, trouvait-elle sa place, aussi dans cette communication minimale, mais tellement animée ? J'entends encore Hélène claudiquer vers le poêle de la salle d'attente. Ratslek dans un coin lit un article (concernant le strontium dans les dents qui permettrait de déterminer les lieux de vie). Elle attend le train pour Helsinki. Il est venu se réchauffer près du poêle. Ils s'entendent bien ces deux. L'artiste peintre et le vagabond des contrées oubliées. Une rencontre silencieuse, une reconnaissance mutuelle. Au temps de leur jeunesse rien n'y fit. Il ne voulut jamais poser comme modèle pour elle. Cela n'entama ni le plaisir partagé du poêle de la gare, ni le furtif sourire réciproque, lorsqu'elle partait pour la capitale.

Rien ne pouvait la distraire de son introspection. Ratslek, qui admirait son élégance, le savait.

—

CES RENCONTRES INOPINÉES entre des êtres d'époques différentes traversent mon périple jusqu'à habiller de merveilleux mes errances dans la nuit qui survient de plus en plus tôt. Si la lumière est confisquée, l'obscurité dévoile des figures qui gagnent en complexité, m'accompagnent et me guident généreusement.

L'obsession de nouvelles frontières et leur étrangeté symbolique, d'une violence aveugle, se faisaient jour en moi. Les croisements d'époques par l'entremise de personnages me semblaient une possibilité d'évoquer, à ma manière, l'absurdité croissante de notre occupation terrestre.

UN JOUR CHOISIR. Un hoquet dans la foule et chacun se trouve plongé dans un temps particulier. Pluie sur la baltique. Un piano mélancolique. L'indifférence de l'hiver gagne l'humus. Le bateau bleu s'adresse au seul lampadaire allumé. Senteur de neige. Nous passons devant la caserne. Les adolescentes dialoguent : ...oublié mes devoirs... d'anglais... j'ai rien fait. Fonds de teint avant de descendre. Sur la longue route humide le véhicule prend de la vitesse et me vole des souvenirs. La forêt

discute avec un abri bus vide. Le bus effleure le village de Bilnäs et s'arrête. Une passagère fourbue se déhanche vers la porte, mascara en larmes. Plusieurs *Trolls* s'animent le long de la rivière. Silhouette dans l'obscurité en ombre chinoise, comme un *gost*, le conducteur de bus nous conduit enfin à destination.

Près de la voie ferrée moussue sous l'abandon, un nichoir triangulaire à l'œil torve cherche son toréador. Le boiteux gagne l'épicerie, quatre dames volubiles descendent du bus à la queue leu leu et se séparent avec des saluts presque militaires.

COMME SI LES GÉNÉRATIONS DISPARUES qui ont marqués cette contrée s'animaient à l'arrivée de chaque bus. Pour rappeler cette métaphysique des fusions, des feux dégorgeant goulûment leur métal en fusion. C'est un dialogue du labeur, constellé de polisseuses à l'ouvrage. Sous la pluie, des voix s'extraient du train chargé de minerai, qui serpente entre les maisons inanimées. Maintenant immobile, le train ouvre sa caisse de résonance et dégoupille un voyage dans le temps.

JE COURS PRESQUE VERS LA PLACE DE JEU et le coin des bouleaux du côté de la maison *Air*. Un chantier silencieux m'accueille. Tous les arbres ont disparu. La pluie glaciale bat de plus belle et dit ma déception. Bien sûr plus trace du nichoir blanc. Fin de cette première quête. Je mesure la fragilité de mon entreprise. Quitter les lieux sans tarder. La nuit chasse le jour de plus en plus tôt et occasionnant des décalages au creux des sens. Des rochers devant les yeux s'en donnent à cœur joie, à bras le corps. Je laisse les lieux-dits griffer ma mémoire. Une nouvelle fois la voix neutre du haut- parleur répète les destinations à venir, en finnois, puis en suédois. Refuge avant le train pour le nord. Vaste salle.

LES BLANCS, LES ROUGES de l'histoire font surface dans ma conscience. La complexité de deux camps qui s'affrontent à la corde, tirant sur des frontières souvent tendues, parfois lâches, dans les méandres des forêts. S'effiloche la corde de l'oubli.

—

J'ÉTUDIE L'HORAIRE DES TRAINS SUR L'ÉCRAN. Devant moi un homme le visage cramoisi vacille, il regarde son comparse imberbe, presque albinos, les yeux fixés sur la fenêtre. Il saisit un petit pain, tiré d'un sac en papier, le repose, se tourne brusquement, relève la tête, tire son ami chétif et servile vers lui, l'enferme de ses vastes bras, soudain ferme dans ses intentions. Lui marmonne quelque chose à l'oreille. Le petit, au visage jaune, ainsi tiré sans ménagement, dans une position grotesque, semble revenir du tréfonds de ses pensées. Ivre, il ferme les yeux et se débat mollement. Tendresse et asservissement se partagent l'instant. À côté de moi une dame m'informe dans un anglais joliment fourchu que le train a du retard.

J'ai suivi sans le vouloir le couple d'alcooliques, descendu comme moi du train. Je traverse le pont de la cheminée. Ils errent de l'autre côté, le long de la rivière tumultueuse, s'accrochent l'un à l'autre et disparaissent derrière un barre d'immeubles dans l'obscurité sans tendresse.

LE TEMPS FILE ENTRE LES DOIGTS, à l'emporte-pièce. Suis contrarié par l'absence

art&fiction

rayon
littérature

genre
roman

parution
4 janvier 2024

PERRINE LE QUERREC

Les pistes

Trois personnages dans 42 univers parallèles et toujours la mort, le sang, l'amour, les rêves.

Il y a Eva, il y a Piotr, il y a Tom. Une femme, un homme, un enfant. Trois personnages jetés dans 42 univers parallèles. La vie s'y manifeste, happée par la mort, l'amour tangue, la violence guette, menace, jaillit. Il y a la force du désir et celle des rêves.

Ici Eva se saisit d'un verre, Piotr boutonne sa chemise, le petit Tom appuie sur les pédales de son vélo. Des gestes se font, se défont. Des sentiments naissent, meurent écrasés, survivent, s'effondrent, se métamorphosent.

C'est la nuit, c'est le jour. L'avenir se joue avant le passé et le passé se vit encore au présent. Le temps se distribue dans l'univers. Fusion. Tout se répète, rien n'est identique. Une piste vaut un monde, un monde vaut ce que valent ces trois destins et les mots pour les dire. C'est la guerre, ses décombres, ses cadavres mutilés qui crient. C'est l'été, l'or en lumière et les corps qui s'aiment derrière les persiennes. Il y a du sang, des gorges tranchées. Les pistes ainsi se déclinent, les fonctions changent, l'action se diffracte. Reste l'écriture, les signes qui dansent sur la page tremblante et un écho intrigant qui s'élève.

collection ShushLarry
format 11 x 17,5 cm, 128 p., broché
isbn 978-2-88964-059-1
prix CHF 16.50 / € 13

© Xavier Loira

De la même autrice:

La Contre Allée, 2020

art&fiction, 2018

Éditions d'en bas, 2022

La Contre Allée, 2022

« L'œuvre singulière de Perrine Le Querrec se donne les moyens d'une grande inventivité formelle afin de donner voix à ceux qu'on enferme. »

VERONIQUE BERGEN,
ARTPRESS, FÉV. 2019

Perrine Le Querrec est née à Paris et c'est dans cette ville qu'elle a écrit ses vingt premiers livres. Livres de poésie et de prose, livres graphiques aussi faits d'archives et de silences, de trous et de pliures. Où le travail sur la langue et les signes ouvre des perspectives politiques, des champs d'expérimentation. Perrine Le Querrec a notamment publié *La Construction* (art&fiction, 2018) qui présente les plans d'un hôpital psychiatrique mais dont le véritable architecte est le lecteur. Elle a depuis quitté la ville pour le Berry et c'est là qu'elle écrira ses vingt prochains livres. *Les pistes* ont été menées à la charnière de ces deux vies.

si vous aimez les intrigues, les jeux de piste, le sang, l'amour, les rêves. *Smoking / no smoking* d'Alain Resnais, Godard, et l'écriture.

Souvent ils commencent de haut les films, EN PANORAMIQUE le survol d'une forêt un désert filant le brouet des cascades, alors commencer l'écriture comme ça de haut en survol, pas même un horizon mais la page bouchée par le grand pays le grand paysage et puis descendre, fendre l'air jusqu'au trottoir, gros plan sur une petite tennis blanche sur la pédale d'un vélo, des mains d'homme qui boutonnent une chemise, une femme tenant un verre, nuque dévoilée par ses cheveux relevés, l'enfant et son vélo, la femme qui boit, l'homme devant le miroir.

Une histoire qui n'a plus rien d'une histoire, mais une masse compacte de paysages, de terres immergées – une géographie mutante.

La première piste

Sur un trottoir très noir la petite tennis blanche et le revers d'un pantalon trop grand, l'enfant pédale sur son vélo en chrome, il est très sérieux ne quitte pas le trottoir très noir des yeux il ne sourit pas ne chantonne pas, il roule aussi vite qu'il le peut, il appuie régulièrement un pied après l'autre de toutes les

forces de ses cinq ans il quitte le périmètre de sa maison du quartier de la ville si possible, sans rien d'autre que sa volonté et son absolue incompréhension des deux adultes laissés dans la maison sous un tumulte de cris, sa mère encore ivre le verre qu'elle ne quitte plus, toujours entre elle et son fils, elle et son mari, elle et sa vie, elle et les autres, elle et elle il y a le verre plein puis vide puis plein puis les rires les larmes les mots toujours les mêmes, les violences les excuses les saletés les assiettes vides de Tom l'enfant à la bicyclette, le ventre vide de Tom le cœur vidé de Tom le ventre tordu de Tom, les yeux secs Tom roule en direction du soleil, mètre après mètre s'éloigne de cette maison où elle est tombée entre l'évier et la table le verre au-dessus de sa tête comme un trophée elle ne l'a pas renversé, et alors s'approche papa il sort de la chambre où il vient de s'habiller boutonner les mille boutons de sa chemise devant le miroir il tente d'être sourd aveugle totalement sourd totalement aveugle, ni femme ni enfant, le petit Tom devant lequel il passe à présent sans mot dire, enjambant sa femme pour se servir un café qu'il boit très rapidement devant la fenêtre, ce qui se passe dans son dos ne le concerne pas, le petit Tom espérant qu'il se retourne, aide maman à se

relever et Tom à lacer ses tennis mais il termine son café enjambe sa femme dans l'autre sens, décroche son manteau l'enfile et sort tandis que Tom désarmé face à sa mère, lace ses tennis par des pensées magiques et sort à son tour, enfourche son vélo et quitte à jamais cette maison cette mère ce père ces inconnus qui n'ont pas lacé les deux brins blancs de ses tennis, quel dommage le lacet s'est défait et le lacet coincé et l'enfant est tombé et une voiture est arrivée.

Il faut vite prendre du recul un très large recul ne pas regarder la tennis souillée le visage de Tom son œil étonné grand ouvert sur l'azur qu'il emporte dans sa rétine, il nous faut nous échapper de la place du meurtrier vite remonter au ciel traverser les nuages s'approcher du soleil la ligne noire du trottoir n'existe plus la petite ville non plus l'écriture survole une immensité végétale, l'écriture-aigle.

La deuxième piste

Envol vol survol, sous le ventre de l'aigle-écriture la fourmilière, fondre sur la page réseau serré de la ville à coups de bec déchiqueter les nœuds de l'espace, voici la ville aux millions de lumières, de fourmis, de fenêtres

brisées par l'écriture en mille éclats elle percute les mains tremblantes de Piotr assis au bord de la table de consultation reboutonne sa chemise pâle froissée. Le médecin range ses outils ses mots ses déclarations, il a énoncé la vérité l'arrêt de mort, énumère les traitements les espoirs les possibles un à un les boutons glissent résistent refusent de plus en plus minuscules les trous possibles pour s'habiller reprendre forme humaine, les deux mains se cognent s'évitent se grimpent dessus, la fente le bouton se dérapent, Piotr bouge de plus en plus lentement avec l'espoir que la voix du médecin ralentisse ne perfore plus sa vie, qu'elle s'épuise retienne la guillotine du diagnostic encore un instant avant le dernier bouton étrangleur se redresser dans la chemise froissée se relever sur deux jambes d'aplomb quand tout bascule tout a basculé la vie la mort jusqu'alors il ne les avait jamais vues comme le pile et face de la même imposture il est bien obligé à présent, Piotr enfonce sa chemise boutonnée lundi avec mardi avec mercredi avec jeudi avec vendredi avec samedi avec dimanche, chaque jour devient unique, il lui reste des jours à vivre quelques jours quelques semaines il ne pourra pas apprendre à son fils Tom à faire du vélo courir à ses

côtés en tenant en équilibre l'enfant la bicyclette la route l'avenir et le lancer l'encourager l'applaudir tout au long de sa vie, il n'a plus que quelques jours quelques semaines pour trinquer avec sa femme cogner verre contre verre À l'amour ! À nous ! À toi ma merveilleuse ma sublime ma flamme je n'ai rien dit pas assez, pas tout de l'odeur de ta nuque sensuelle lorsque tu replies les ailes de tes cheveux ta tête s'incline vers moi ton sourire tes silences pleins du monde autour de nous la danse de Tom bondissant dans ses tennis blanches qu'il refuse de quitter, il est la perfection enjouée babil incessant dans la vie de l'homme condamné sous forme d'une ordonnance de traitements palliatifs oh la douleur de l'homme arraché au monde dont il ne discerne déjà plus les détails quotidiens et merveilleux mais plane, vol bruissant plumes noires au-dessus de son propre corps couché dans le cercueil dont le couvercle se referme, la terre jetée au visage les yeux fermés par les larmes de sa femme et l'interrogation du petit Tom le visage tourné vers le ciel où on lui a dit que son père était monté, avec l'écriture gravir mot à mot le deuil par un dernier trait de plume noire se débarrasser de la gravité et planer de plus en plus haut au-dessus du cimetière

vers

le
silence
de
l'espace

La troisième piste
Absolument noir. Traverser cette obscurité griffonnée, la fendre. Une flèche émerge de l'espace et poursuit sa percée dans les nuages épais jusqu'au bleu du ciel, frappe contre le carreau de la fenêtre d'Ève.

Ève tient entre ses mains le verre qu'elle lave sous le filet d'eau, qu'elle oublie de laver, qu'elle tourne et retourne sous le filet fluide le regard loin devant elle à travers la fenêtre. Le petit cri plaintif du verre à chaque tour d'éponge. Tout son corps abandonné contre l'émail de l'évier encore rempli de vaisselle, le verre entre ses mains l'autorise à s'échapper, à tourner le dos à la cuisine et son occupant. Elle frotte tourne, retourne frotte le verre parfaitement propre.

Tom s'il lève les yeux rencontre le dos de sa mère ruisselant du chant de l'eau, image et son se superposent il croit voir les lacis

transparents de l'eau se dérouler de la nuque pliée de sa mère jusqu'au sol. Tom assis sur la chaise devant la table débarrassée reporte son regard sur le magazine des jouets de Noël, absorbé par la page vélos, ce vélo à quatre roues sur lequel un enfant rayonnant pose entre feux d'artifice guirlandes et traîneaux du père Noël, farandole de houx et de lutins, ce vélo rutilant qui parle à Tom Commande-moi pour Noël ! l'enfant de papier en tennis brillantes short vert maillot jaune et sourire immense. Pour la sixième fois Tom se retourne vers sa mère, prêt à lui montrer cet enfant merveilleux et son merveilleux vélo qu'il voudrait tant lui, Tom, commander au père Noël, mais son regard pour la sixième fois rencontre le dos absolument silencieux de sa mère sous la chevelure d'eau, elle tient toujours le verre entre ses mains pèse le pour le contre, le quand et le comment, le doute et l'amour, la femme et l'enfant, le dira-t-elle avant ou après Noël ? le dira-t-elle ? est-elle sûre d'elle, est-elle sûre de lui, qui est-il vraiment cet homme dont le moindre geste l'attire irrésistiblement, ses mains lorsqu'elles déboutonnent la chemise, ses mains lorsqu'elles s'approchent d'elle caressent ses cheveux, ses mains invisibles totalement recouvertes d'eau Ève lâche le verre tintement d'objets sous-marins elle

baisse la tête et l'enfant pense que sa mère a plongé que sa mère se noie, il descend précipitamment de sa chaise le catalogue se déchire l'image du garçonnet parfait au sec dans sa main il rejoint sa mère lui enserre une jambe et la ramène à la surface de la vie. Ève reprend son souffle, regarde Tom son visage levé et le lambeau de papier murmure Oui d'accord on va commander ce vélo et replonge ses mains dans l'eau en quête du verre.

Écran noir.

Bruit de verre.

La quatrième piste

Paroi contre paroi vibration et résonance de la solitude d'un verre perdu dans un évier amplifier le son jusqu'à des dizaines de verres s'entrechoquant dans un rectangle noir s'illuminant brutalement par à-coups on distingue des silhouettes elles bondissent, des corps presque nus des bouches ouvertes des bras levés des verres renversés.

Let's dance.

Ève saute lui aussi la lumière saute tout autour d'eux stroboscopique l'écriture saute aussi all right les lettres aussi elles sautent le clavier troué lettre à lettre Ève s'en fout sa tête

d'avant en arrière en haut en bas les pieds ne touchent pas terre Up elle saute le verre entre ses mains sautent les murs le sol le monde

elle saute trampoline sa vie dix soirs par semaine

elle dix nuits Ève elle boit du champagne

elle qu'elle soit chic chic chic elle s'en fout

elle elle aime ça et sauter elle saute

elle going up going up le verre projette ses bulles dans les lumières facettes tournent sur le corps d'Ève et tous les autres

autres

autres ils sautent yeah Ève continue elle sue saute se rue s'injecte elle rit elle aime saute saute ses yeux fermés en voient de toutes les couleurs le mec all right en face d'elle en haut en bas ouvre les yeux lumière blanche rouge rouge white lights elle saute le mec devant il

déboutonne sa chemise

ses mains bleues blanches noires la chemise phosphorescente il saute devant Ève going up

going up going up sur les écrans des films expérimentaux qu'ils disent elle s'en fout Ève sa vie Up elle saute un gamin avec un chapeau de cow-boy white noise sur un tricycle pédale dans une cage il tourne en rond elle tourne en hauteur dans l'univers parallèle de la transe elle saute Ève Ève elle

sauve des mondes à chaque saut white noise elle tord son corps bulles et champagne personne ne peut l'arrêter personne

ne veut l'arrêter ses épaules ses cheveux ses seins ses cuisses sautent la musique parle tout autour d'elle going up Up et en elle la soulève sur des pics des pull me down elle est au ciel

18 mètres au-dessus du ciel Ève danse en face d'elle 18 mètres au-dessus il torse nu chemise enroulée sur la tête saute saute elle vole il saute elle vole il saute elle vole il sa bouche bouffe white Ève white noise passe repasse devant la bouche gouffre siffle white white white noise ev e s'en fout elle

el

le

el le

e

l

l

e

ve

en morceaux

saute yeah

maintenant la chemise piétinée all right you said I said you said I said all right saute saute il tente d'attraper Ève passe d'un univers à l'autre l'enfant tourne dans sa cage

aux lions sur le tricycle ses tennis ne touchent jamais le sol super Ève non plus going up retombe au sol par le seul mécanisme de la gravité la

p
e
s
a
n
t
e
u
r

sur le dancefloor it's Ève l'expansion de l'univers et sa compression quand elle saute all right quand elle saute all right Ève multiple les univers coexistent yeah chacun issu de leur propre big bang

flash

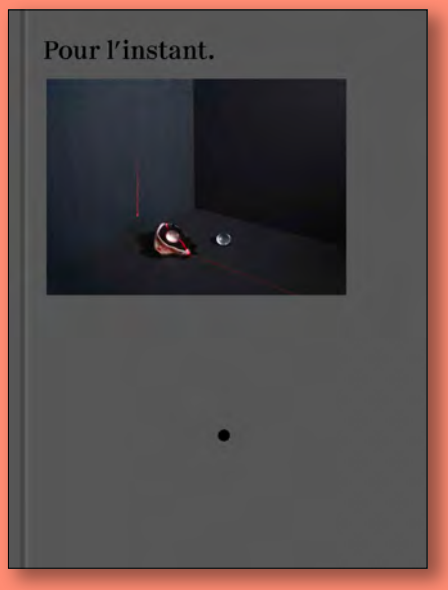
p
e
s
a
n
t
e
u
r

art&fiction

rayon
art

genre
photobook

parution
2 février 2024



VIRGINIE OTTH

Pour l'instant.

Saisir le presque-rien, le quotidien, le désir à travers un regard. Entre soi et le monde: la photographie comme une mise au point.

Est-il possible de prendre le pouvoir (en image) avec affection et douceur ? Comment échapper au banal, à l'aspect quelconque et trivial de la répétition de nos gestes, de nos besoins, du paysage ?
Ce livre n'est pas un catalogue d'exposition. On y trouve, en alternance et par répétition :
- des presque-riens (ce qui manque lorsque, au moins en apparence, il ne manque rien)
- des quotidiennetés (chaque jour est différent, chaque jour est le même, c'est évident et puis finalement pas)
- des lacs (une pratique quotidienne, une méditation, un protocole)
- des illusions du désir (un regard subjectif, amoureux ou intéressé)
Cette vie quotidienne, c'est la vie matérielle. Aujourd'hui, c'est une plante, demain un sexe, un verre d'eau, une vague, un rayon de lumière. L'image au sens intime et sans éclat particulier. C'est une traversée par le diaphragme, l'omission, le vide : à chaque jour, l'impossible catalogue du monde.

collection CAT. Photobooks
format 18 x 24 cm, 108 p., relié, percé
isbn 978-2-88964-069-0
prix CHF 35 / € 35

« Il y a des objets dressés et les petits objets posés. Et quand ils sont ainsi, ils deviennent une image. C'est tout. Retenir l'impossible catalogue du monde. »

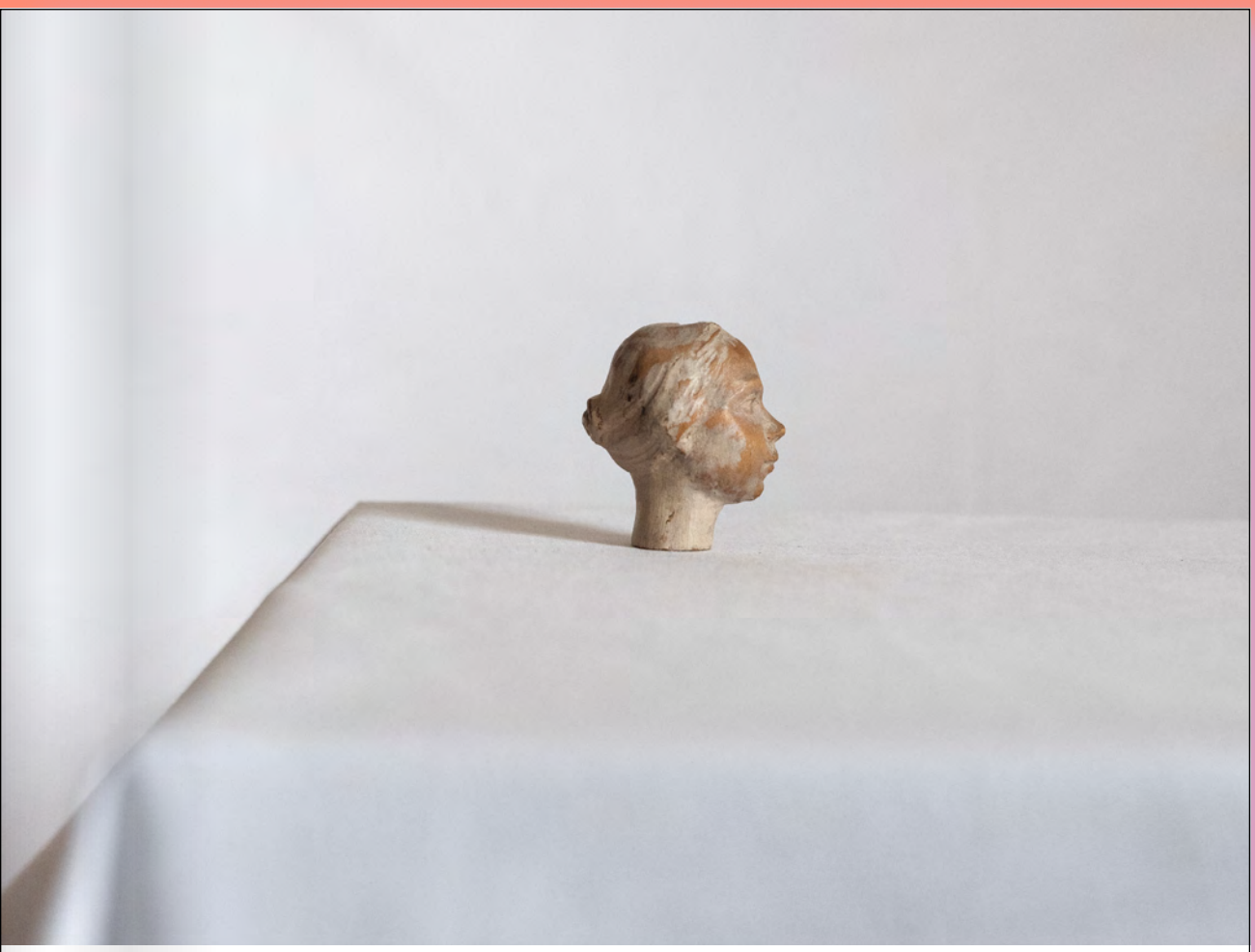
DAVID GAGNEBIN-DE BONS

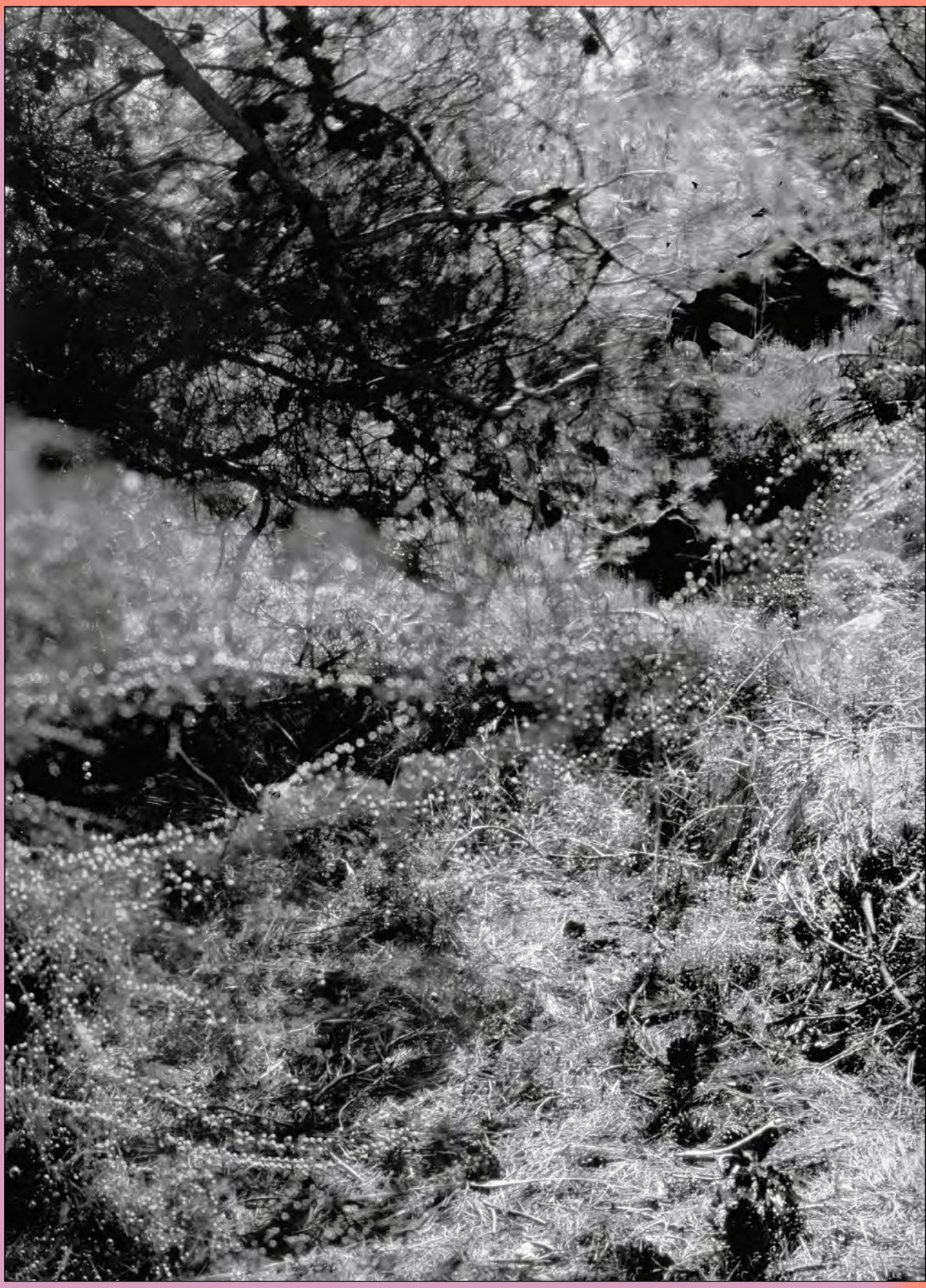
Virginie Otth est photographe-plasticienne, née en 1971 à Lausanne. Elle est diplômée de l'École de photographie de Vevey, résidente à FABRICA (IT), boursière de la New York Film Academy. Depuis les années 2000, elle enseigne la photographie au CEPV à Vevey, puis à la HEAD de Genève. Ces dernières années, elle poursuit une démarche personnelle basée sur le questionnement de « comment l'image devient objet », ainsi qu'une recherche sur la perception visuelle, entre l'œil et l'esprit.

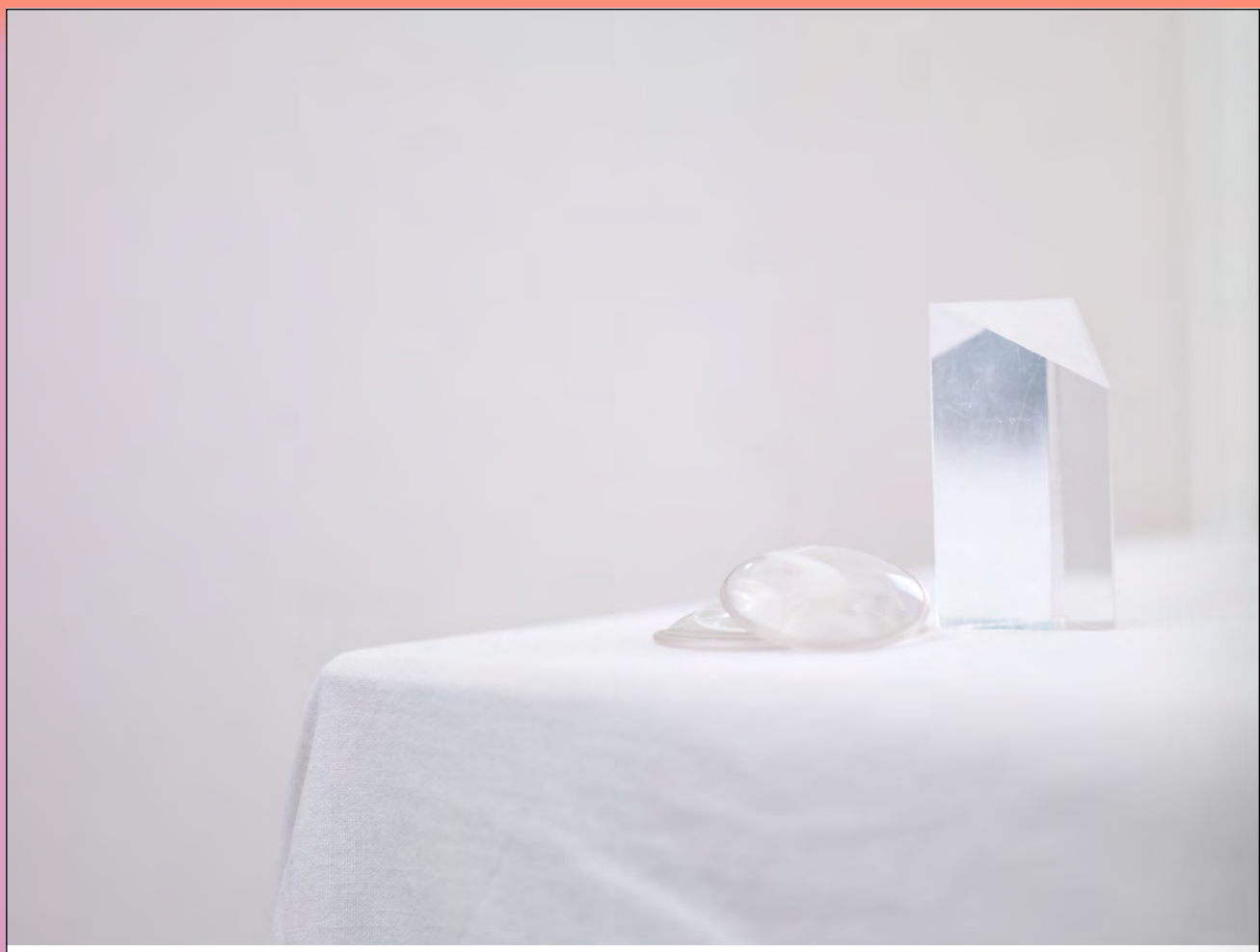
PROCHAINE EXPOSITION : PHOTO ÉLYSÉE, LAUSANNE « UN LAC DANS L'ŒIL » NOVEMBRE 2023 – FÉVRIER 2024

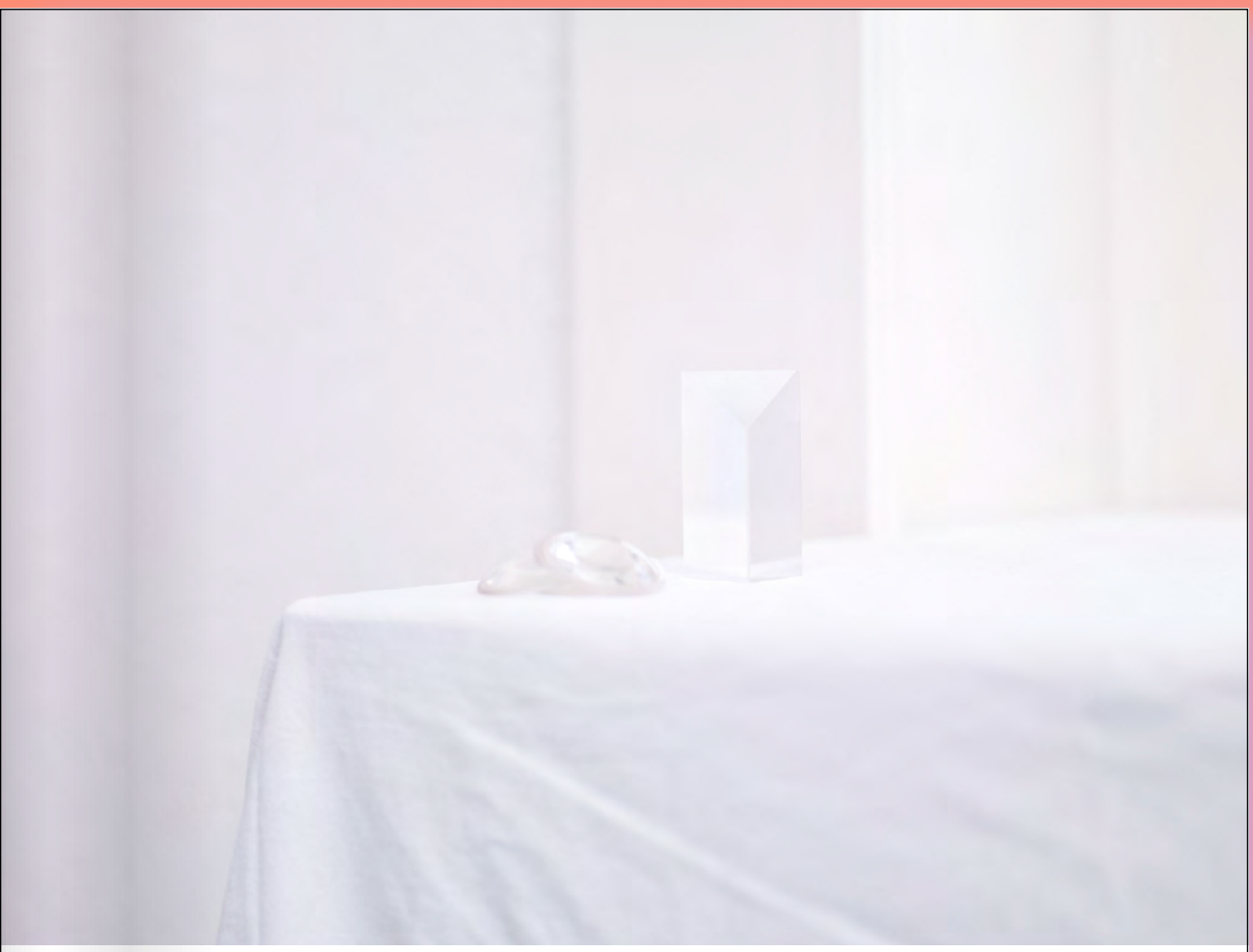
co-édition Photo Élysée, Lausanne
textes de Virginie Otthe, Marie Taillefer et David Gagnebin-de Bons
graphisme Karen Ichters

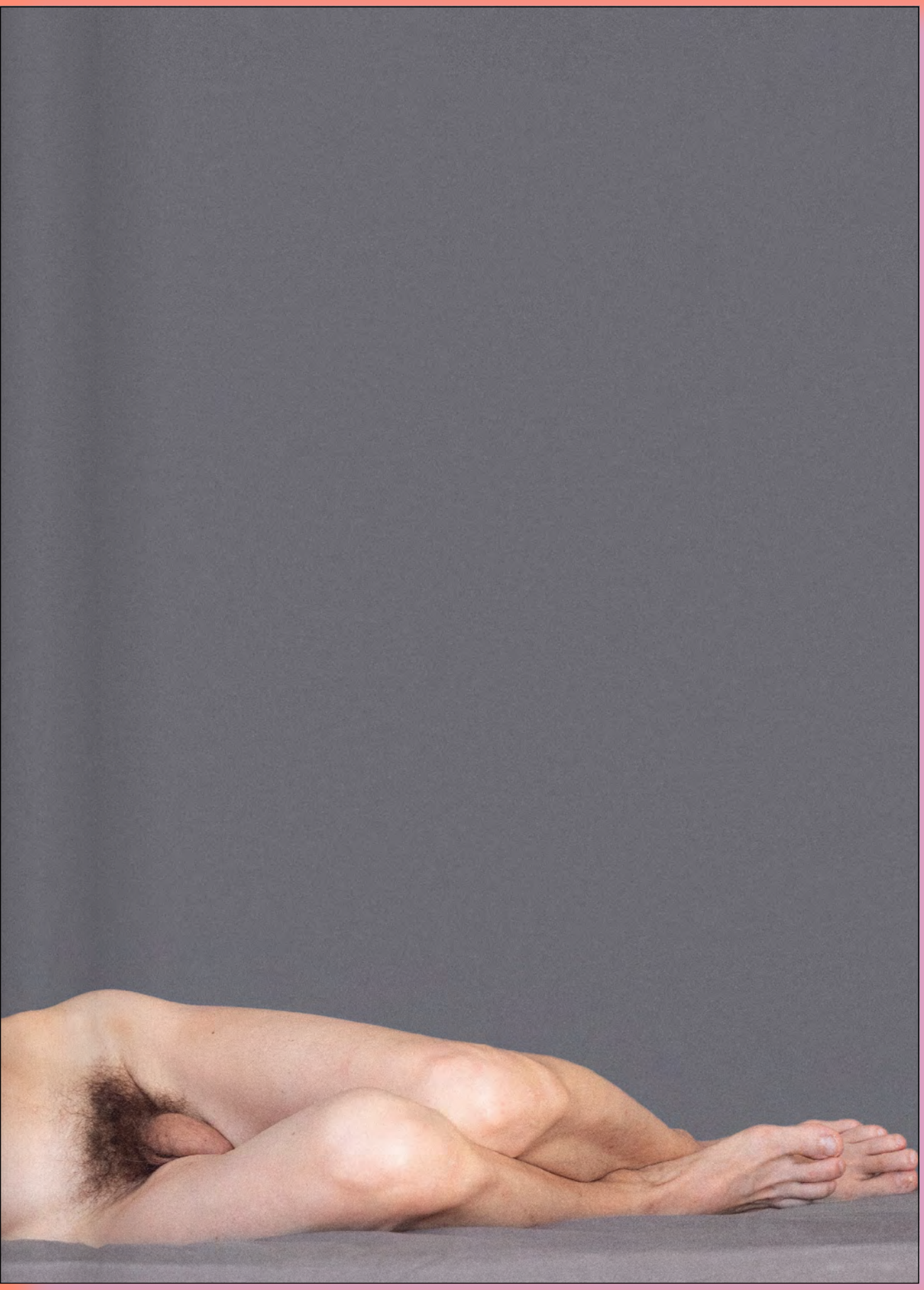
si vous aimez le female gaze, la vie matérielle, les surprises du quotidien, le nu masculin, Wolfgang Tillmans, Chantal Akerman.

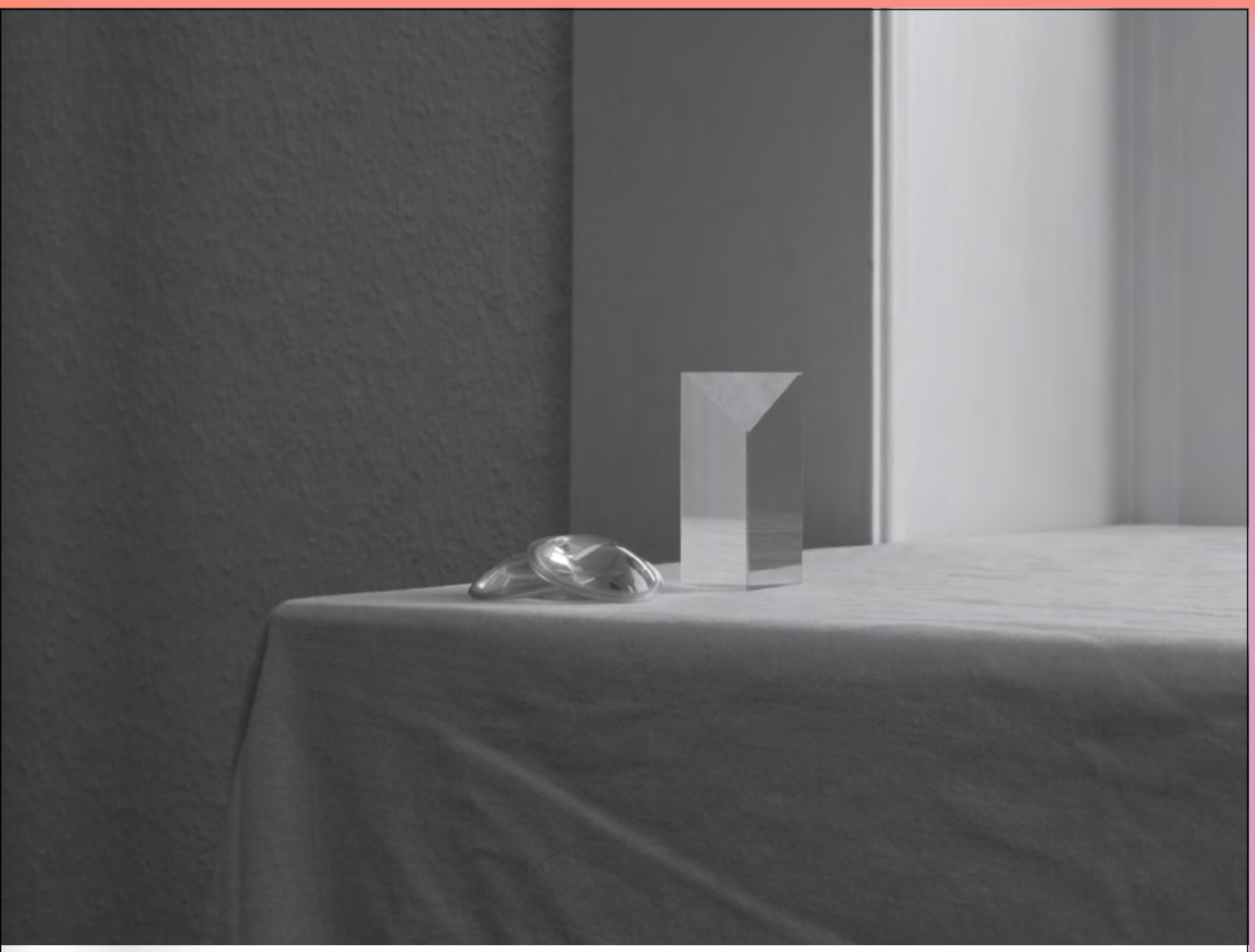












art&fiction

contacts

Association
art&fiction, éditions d'artistes
Avenue de France 16,
1004 Lausanne
Rue de la Poterie 3,
1202 Genève
https://artfiction.ch
info@artfiction.ch

Staff
Stéphane Fretz, éditeur
Allison Huetz, assistante d'édition
Véronique Pittori, éditrice et administratrice
Marie Walpen, diffusion, communication et événements
Lennox Fretz, digital manager

Comité
Christian Pellet, Alexandre Loye, Laurent Delaloye, Philippe Fretz, Rodolphe Petit, Dorothée Thébert, Christoffer Ellegaard, Jérôme Stettler, Céline Masson

Diffusion suisse
Contact : Marie Walpen
marie.walpen@artfiction.ch
T : + 41 21 625 50 20
T : + 41 79 651 24 44
Représentante : Manuella Mounir
manuella.mounir@editionszoe.ch

Distribution Suisse
OLF S.A.
www.olf.ch

Diffusion France/Belgique
Paon diffusion
Contact : Antoine Leprêtre
paon.diffusion@gmail.com

Distribution France
Serendip Livres
Contact : Romain Mollica
romain@serendip-livres.fr
www.serendip-livres.fr